

Questions sur la filiation en régime nazi

Isabelle Floch

Dans l'ouvrage d'Erika Mann, *Dix millions d'enfants nazis*, une scène remarquable a amorcé mes interrogations. Erika écrit en 1938, alors qu'elle vient de fuir l'Allemagne en compagnie de son père. Elle décrit sans atermoiements ni concessions la réalité quotidienne durant la montée du fascisme, la manipulation culturelle, la perversion des institutions, les effets du totalitarisme sur les familles, et le sort des Allemands de l'intérieur, ceux qui, s'opposant au nazisme, furent les premiers à être jetés dans les camps.

C'est l'anniversaire du fils, il a 12 ans. Quelques camarades sont invités, vêtus de l'uniforme de la jeunesse hitlérienne. Fritzekarl n'est pas encore arrivé. Il est le supérieur du fils au *Jungvolk*. S'il ne vient pas, « c'est un signe de disgrâce et l'ambiance sera gâchée ». Enfin, on sonne à la porte, et la voix de Fritzekarl, « Heil Hitler ! », résonne ; d'un seul coup, les jeunes invités lèvent le bras pour le salut allemand. Fritzekarl tend son cadeau : une photo du chef de la Reichjugend ; le fils claque des talons, et Fritzekarl demande à parler à son père. La mère répond qu'il travaille, et qu'on ne peut le déranger pour le moment. Fritzekarl s'incline : « J'apprécierais beaucoup, chère madame, si votre époux pouvait malgré tout m'accorder quelques instants dans l'intérêt de votre fils. » La voix de Fritzekarl est impeccablement menaçante. Le fils a rougi, il réclame à sa mère d'aller chercher son père. Quand le père se présente devant Fritzekarl, il se voit reprocher d'avoir empêché son fils de se rendre au dernier entraîn-

nement de la Jeunesse hitlérienne, à cause d'un rhume. Son absence, Fritzekarl se doit de la signaler. Alors le père rougit à son tour, et son fils supplie que cela n'arrive jamais plus.

Le père et la mère échangent un regard désespéré. Même si le père parvenait à se justifier devant les services nazis, son fils souffrirait au sein du Jungvolk : il aurait, je cite « à payer très cher l'incartade que se permettait son père en osant répliquer ». Il allait donc faire preuve de courage pour son fils. D'une voix hésitante et pesante il rompit le silence et affirma : « Non, cela ne se produira plus jamais. »

On voit le père céder sur ce qu'il pense, à la fois comme homme à l'égard du Jungvolk, et comme père à l'égard de ce qu'il croit devoir ou non imposer à son fils en tant que tel. À la réflexion, le fameux rhume invoqué n'est peut-être qu'un prétexte que le père se donne pour, à travers l'interdiction de sortir qu'il fait à son fils, manifester son refus de se soumettre à la hiérarchie qui le prive de son libre arbitre. Quoi qu'il en soit, il cède, nous le voyons, sur sa position d'homme, cela au nom du fils, pour lui éviter la souffrance qu'il ne manquera pas de subir à cause de lui.

Le souci du bien-être du fils, de sa protection, l'oblige comme père, il croit devoir se renoncer comme homme au nom de la sécurité du fils. On pourrait y lire une sorte de choix forcé entre l'homme et le père, et dire que l'un des ressorts du totalitarisme tiendrait son efficacité d'opérer dans le réel une séparation entre homme et père, séparation qui, dès lors qu'un homme répond à l'appel du signifiant de la paternité, s'avère impossible en termes de structure. Un père cherche normalement à transmettre les valeurs, les croyances qui sont les siennes, héritées de sa propre position de fils. On voit qu'y renoncer, quand ce renoncement à transmettre s'effectue au nom du fils menacé, est un véritable paradoxe, et que ce paradoxe est synonyme d'une rupture symbolique de la transmission.

Ce forçage, qui est l'effet de la menace réelle du totalitarisme, entraîne une subversion de la fonction paternelle en rendant consistante « la mise de mort » qui existe entre père et fils – j'emprunte l'expression à Pierre Legendre – « mise de mort » dont on sait depuis le sacrifice d'Abraham que le bélier en permet la métaphore, ouvrant sur la possibilité du meurtre non plus réel mais symbolique. Une chose est sûre, c'est que ce père choisit de

se taire pour sauver le fils, et ce faisant effectue sans le savoir un changement de position au sein même de la fonction paternelle.

Sa position d'autorité, celle où il paraît au fils comme investi potentiellement d'une puissance phallique, chute d'un seul coup, et ce d'autant plus violemment que la personne qui le fait céder, Fritzekarl, pourrait être son fils. Il devient ce père impuissant, déchu, qui n'a pas pu dire non, encore une fois au nom du fils.

Le fils est l'enjeu, la raison d'une chute qui le met lui-même en position d'être sauvé en échange d'un meurtre symbolique non plus ourdi inconsciemment par ce même fils, mais effectué au quotidien, sur le seuil d'une porte, en direct et sous le regard de ce fils. Fritzekarl accomplit le meurtre symbolique, et le fils ne peut pas ne pas ressentir que sa survie même en dépend, et que le père la lui sauve en se taisant.

Le père renonce, se défait de ce qui fonde sa loi aux yeux du fils, sa parole ne vaut plus que d'être rabaissée sur-le-champ, ravalée, honteuse. Une honte dont le fils va se trouver du coup solidaire, car sa présence au Jungvolk reste due à son père au prix d'un renoncement, et que cette dette est lourde, d'autant plus lourde qu'elle se raccorde au vœu de mort inconscient du fils, ici autorisé.

Le cadeau de Fritzekarl, le portrait du chef hiérarchique, est relié au fétiche, empreint de valeur idolâtre, qui fait reviviscence du père totémique et défait l'autorité symbolique, celle du père du nom, de la référence au père mort qui inscrit le fils dans la génération. Le totem s'incarne au travers du leader et avec lui la possibilité de la jouissance, dont le Dieu de la religion tempère normalement les effets grâce à l'institution des rituels, des interdits. Ici, un père nouveau prend le devant de la scène et, soutenu par la horde des fils sous perfusion narcissique, relègue au placard la scène mythique pour se situer à l'origine du monde.

Quelque chose arrive qui atteint directement la filiation, qui ne cessera plus de ne pas s'écrire, et dont la scène d'Erika Mann n'est que la pâle préfiguration. Le réel des camps marque l'histoire, et avec elle la suite des générations. Dès lors qu'advient-il du lien de filiation ? Que deviennent les fils et les filles issus de l'histoire, comment continuent les enfants des parents tués dans les camps, les enfants des bourreaux, des fonctionnaires du nazisme, et plus largement ceux d'ailleurs ?

Froideur et silence de la génération des coupables, incapacité à s'affliger, entretien des idéaux nazis à l'intérieur des familles, ou encore repli dans une victimisation dont leurs enfants ont hérité, se faisant ainsi eux-mêmes les victimes de leurs parents victimes, il est intéressant de lire ou relire le livre de Peter Sichrovsky, *Naître coupable, naître victime* et d'écouter parler les fils et les filles des deux bords.

« Je te raconterai tout ce que tu veux savoir. Tu dois transmettre tout ça à tes enfants. Cela ne doit jamais plus se reproduire. » Ainsi parle le père de Suzanne, ancien nazi.

Suzanne note bien que le problème est que son père à aucun moment n'évoque ses propres actions, et que s'il reconnaît les horreurs du nazisme, jamais il ne s'est senti coupable. Pour lui, dit Suzanne, « tout ce qui s'est passé jadis se réduisait à une relation de cause à effet ». Ce sera au fils de Suzanne de chercher la vérité et de ramener à sa mère les documents prouvant que la famille s'est installée dans la maison d'une famille juive le lendemain de leur déportation. Le fils veut alors obtenir de sa mère l'assurance qu'elle prendra ses distances à l'égard du père, qu'elle ne partage pas ses idéaux. Sa mère présente, il rencontre son grand-père et le confronte à une vérité que ce dernier ne reconnaît pas. Ici, c'est le petit-fils qui se fait l'agent d'une destitution paternelle dont sa mère prendra acte en rompant avec son propre père.

« J'aime mes parents, j'ai des relations très étroites avec eux. Je ne pourrais pas m'imaginer la vie sans eux et je redoute le moment où ils disparaîtront », dit Fritz, juif de 38 ans. Son père est resté à Berlin durant toute la guerre, caché par des Allemands recherchés par la police, des gens au passé lourd. Devenu avocat, il dit, je cite : « J'allais faire en sorte que des Allemands échappent à la prison ; c'est curieux pour un fils de juif... », « je ne me suis pas fait analyser, mais j'imagine que ce serait une aubaine pour n'importe quel psychiatre. Car ma prédilection, en tant qu'avocat, va aux criminels : voleurs, assassins, escrocs... » Escrocs, je le rappelle, qui ont autrefois sauvé la vie de son père.

« Le mouvement qui me pousse vers la religion, et pas seulement vers la tradition, est irrévocable » dit Robert, fils de parents déportés, à Erika, sa femme, fille de parents allemands, qui ne supporte pas le retour de son mari au religieux. « Il y a cinquante

ou soixante ans, répond ce dernier, en effet, cela aurait dépendu de moi : assumer le judaïsme, assumer mon identité juive, vivre dans la tradition ou hors de la tradition, être un juif pieux ou m'assimiler, être avec mes parents ou contre eux – tout était possible. Mais depuis Auschwitz, c'est absolument différent. Depuis l'Holocauste, il n'y a plus de choix. Je ne fais que réagir à une situation donnée. Je me laisse guider par ce que m'imposent les morts. »

« Les rêves reviennent sans cesse me hanter la nuit... » « Au mur, il y a des douches... » « J'ai du mal à respirer. » « Parfois, je m'imagine en train d'assassiner quelqu'un. Je choisis une personne au hasard. Je ne la connais pas. Je la tue et ensuite je me livre à la police. Et tout sera fini, je serai en prison jusqu'à la fin de mes jours. C'est là que je devrais être, vu que mon père n'y a pas été... » « J'ai rendu la vie infernale à mes parents. J'ai commencé à fréquenter des hommes et des garçons. Quand mes vieux se sont rendu compte que j'étais pédé, ils ont voulu me tuer, puis se suicider ensuite. » « Je leur faisais honte, les pauvres ! Pour la première fois de leur vie, ils ont eu honte. » « Après, ils ont eu un accident de voiture, sûrement pas un hasard... » « Dans la nuit qui a suivi l'enterrement, je suis retourné au cimetière et j'ai pissé sur sa tombe, je l'ai piétinée. » « Cette race doit mourir avec moi. Que pourrais-je raconter à mes enfants sur leur cher grand-père ? Cela ne doit pas être perpétué. » « Parfois, je souhaite que tout finisse bientôt. C'est si vain de passer son temps à attendre. »

Ainsi parle Rudolf, fils de criminel jamais condamné. Ce défaut le pousse à vouloir tuer lui-même, pour faire exister la faute et la payer à son tour à la place de son père, ou à défaut de se féminiser, de se faire la castration du père, soit de faire enfin exister sa honte, ou encore, pris au piège du réel de la haine du père, à se tuer lui-même comme fils pour en finir avec son nom, soit d'en finir avec le nom d'un mort. On voit que le fils se trouve solidaire de la dette paternelle, qui de n'être pas réglée symboliquement retombe sur sa propre vie et le condamne à son tour. Mais je pose la question de savoir si le fils, au travers de son sacrifice, ne se donne pas inconsciemment la mission de restaurer imaginairement le père symbolique, soit de faire tomber la toute-puissance totémique que ce père non condamné continue de porter comme un héritage du Reich.

Jusqu'ici, tout va bien. À partir d'une supposée rupture symbolique dans la transmission, je me dois de trouver une spécificité à la relation de filiation, et cette idée de solidarité de la dette n'est pas si mal, après tout, on dirait même que ça se tient. Dans tous les témoignages du livre de Sichrovitch, je repère que les enfants des bourreaux et des victimes se trouvent pris dans un certain rapport de dette à l'égard des parents, soit la nécessité de régler son compte au père totémique d'un côté, ou de l'autre, au contraire, de soutenir les parents souffrants, de redorer le blason du père humilié.

Et je cherche la rupture dans la transmission, cette fameuse rupture que j'ai moi-même posée au départ de ce travail comme un préalable presque automatique. « Que deviennent les enfants issus de l'histoire ? » Présupposé qui oriente ma façon de traiter la question, et dont je me rends compte, chemin faisant, que d'une part loin d'être un signe de rupture dans la filiation, la solidarité de la dette emprisonne et soude au contraire les générations entre elles, et que d'autre part la supposée rupture dans la transmission me fait insidieusement mettre l'Histoire en apposition, faisant ainsi du nazisme et des camps un réel traumatique particulier valable pour tout sujet. On voit tout de suite le paradoxe. Mais cette façon de prendre les choses est révélatrice d'une tendance qui, à bien y réfléchir, intéresse la psychanalyse.

Je vous fais part des questions que la soudaine conscience du phénomène m'a amenée à poser. Le nazisme est un événement sans précédent dans l'histoire, et dont la spécificité, l'assassinat de millions d'êtres humains en raison de leur origine, par le moyen de l'industrie et de la science, ne saurait être remise en question. Celle qui se pose est de savoir quelles sont les conséquences sur les subjectivités d'un tel événement, et des personnes ici présentes ont déjà consacré des années de travail sur le sujet. Les réponses varieront selon que l'on situe le réel du côté de l'histoire ou du côté du sujet. Et l'on entend peut-être que par le biais de la Shoah, c'est la question même du trauma qui se trouve posée, ainsi que celle des rapports entre structure et histoire.

La tentation de mettre les faits en place de cause, soit de causalité psychique, outre qu'elle porte à conséquence sur la conduite des cures, participe d'un réflexe qui pose aussi question, comme si la tendance spontanée était de voir comment l'histoire

influence le sujet, à la place de s'interroger sur la façon dont un sujet particulier répond à la grande Histoire, soit de quelle façon, comme pour le jeune homosexuel Rudolf, il se situera dans son rapport au père imaginaire, quelle réponse symptomatique il donnera face à l'événement. *Non pas comment l'événement fait symptôme, mais quelle réponse symptomatique va produire un sujet.*

Indépendamment de la réalité de l'histoire, tout sujet invente du père, tout sujet, de structure, a affaire au réel, au manque de signifiant, à l'imparlé, au deuil, à la jouissance, à la castration, à une figure de père totémique, à une figure de père humilié, et que le père du totem ou de l'impuissance s'incarne soudain dans la réalité n'est pas spécifique du nazisme.

Pour en revenir à ce fils devenu homosexuel, tout ce que l'on peut dire c'est que piétiner la tombe d'un père ne se laisse pas seulement lire comme un acte rageur effectué au nom des crimes accomplis par ce père, crimes qui causent la rage du fils, mais indépendamment des faits comme le signe clinique qu'il s'agit bien d'un autre père que celui de la réalité, celui d'un père imaginaire, increvable, jamais assez mort, même une fois enterré. Autrement dit, les crimes accomplis font consister le père du totem mais ne le crée pas, il était déjà en place dans la structure.

Et que l'homosexualité dont le fils se fait l'être, signe d'un insupportable pour ce père, n'est pas seulement une provocation morale ou sociale, mais peut-être la mise en scène de l'amour homosexuel de ce père, cause refoulée de sa propre dévotion au leader, et à travers lui de sa propre position par rapport à une figure paternelle. Bref, comme tout sujet, Rudolf tente de symboliser la puissance phallique, d'en faire métaphore par le biais d'un meurtre ourdi inconsciemment à partir de la valeur meurtrière que la féminité comportait pour son père. L'accident de voiture des parents qui arrive après « l'outing », comme on dit maintenant, c'est-à-dire la révélation publique de son homosexualité, n'est pas, pour Rudolf, le fait du hasard. Il faut, en effet, que ce soit bien lui le meurtrier.

« L'identité après la Shoah », je reprends ici une partie du titre du colloque, formule implicitement qu'après la Shoah quelque chose a changé, n'est plus comme avant. À quoi les analystes sont-ils tenus, sinon à prendre acte de la réalité du génocide, à

entendre dans les cures non pas à quel point d'impasse subjective correspond telle réalité, fût-elle brisure de l'histoire, mais encore une fois comment cette réalité a retenti pour un sujet particulier et comment ce même sujet en a répondu.

Le meurtre systématique des juifs comme tentative d'effacement de l'origine symbolique a échoué. « Meurtre de la langue », « amputation du symbolique », « œdipe brisé », je reprends ici les termes de Jean-Jacques Moscovitz dans son livre *D'où viennent les parents*. Ouvrage de réflexion à propos des effets de la Shoah sur la subjectivité, les termes cités sont proposés comme des opérateurs de lecture qui tentent de rendre compte d'une modification du symbolique lui-même, modification que produirait la Shoah comme meurtre de masse. La Shoah serait donc à l'origine d'une nouvelle réalité psychique, d'un nouveau rapport au symbolique.

Au-delà du débat qu'une telle proposition ne peut pas ne pas susciter, je voudrais interroger plus largement la position de l'analyste quand celui-ci écoute à partir d'une oreille qui l'implique lui-même en tant que théoricien.

Se dégager de présupposés pour pouvoir entendre l'inédit d'une parole est une opération à refaire à chaque fois. À l'instar du fait, l'axiome se présente bien souvent comme premier et oriente la lecture.

Qu'il y ait de nouveaux symptômes, une augmentation de phobies, des cas dits borderlines signifie qu'un remaniement est à l'œuvre, certes, mais comment le traduire ? Si la Shoah a produit des effets sur le symbolique, sur la langue, on ne peut, même si on le prouve, mener des analyses à partir de ce constat sans courir alors le risque de prendre les effets pour des causes. Pour ma part, le remaniement symbolique reste à l'état d'hypothèse, hypothèse que j'interprète comme un retour d'origine, c'est-à-dire faire de la Shoah une nouvelle origine symbolique, en réponse à la tentative d'effacement de l'origine symbolique opérée par les nazis.

Soit une réponse en miroir, *effacement pour effacement*, comme le montrent les lettres de Gunter Anders adressés à Klaus Eichman, dans son livre intitulé *Nous, fils d'Eichman*. Tout en affirmant que la lignée n'est pas une faute, il tente désespérément de convaincre ce fils de renoncer à ses origines, de se dissocier de

son père, allant jusqu'à lui intimer de renoncer à son deuil. Je cite : « Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit au sujet de la responsabilité familiale en commençant ma lettre. Le sens de ce propos était que l'inhumanité de votre père ne devait pas être pour moi l'occasion de vous refuser à vous la dignité humaine ; bien plus, que j'avais l'obligation de ne pas tenir compte de votre origine. Si difficile et si peu naturel que cela soit pour moi. Pour vous, Klaus Eichmann, il existe une règle similaire. À savoir qu'il ne vous est pas permis de vous référer à votre propre appartenance familiale. Que votre lignée du côté de votre père ne vous donne pas le droit de vous solidariser avec celui-ci. Que vous avez même, à l'inverse, l'obligation de vous dissocier de votre origine. *Que vous devez la renier par solidarité avec nous*. Renoncez donc à toute nouvelle tentative de porter le deuil de votre père. Retirer le portrait du mur... » Et Anders de pousser sa logique d'effacement jusqu'au bout, je cite : « Possible même qu'au prix de ce renoncement vous arriviez de nouveau à faire votre deuil. Non pas de la mort de votre père. Mais bien de la mort de votre deuil. C'est-à-dire du fait qu'il vous demeure interdit de porter le deuil de votre père. »

Tout cela interroge fortement la position du psychanalyste. Je veux dire que la Shoah mise en position d'origine symbolique est un exemple non isolé de la perpétuelle tentation de la recherche d'une cause, tentation à laquelle se trouve chaque jour exposé l'analyste, tentation exacerbée par les effets du discours de la science.

Calé dans son fauteuil, qui peut se dire, au moment de l'écoute flottante et bienveillante, à l'abri de son supposé masque neutre, totalement débarrassé de tout présupposé, de toute balise théorique, et au cas où il le serait, au détour d'un énoncé de son patient, d'une soudaine association d'idée ou d'une résurgence théorique ?

Tenace, le souci d'une causalité travaille dans l'ombre, et l'implicite prend mille détours, mille déguisements pour nous séduire et nous exposer au « faire sens ». Fabriquer du sens, ficeler un cas, le faire tenir bien debout au sein de la théorie, à partir d'un invisible point d'origine qui échappe et oriente subtilement l'écoute et la cure.

Tel événement dans l'histoire d'un patient, tel terme prétendument signifiant, tel symptôme, telle structure peuvent prendre sens à partir d'une théorisation implicite ou bien faire eux-mêmes origine.

L'appel à la consistance résonne à tous niveaux dans les discours, symptôme doublé d'une frénésie de l'explicable, d'un devoir constant de mise en sens dont le social tout entier endosse l'obligation comme un fardeau, comme si le vide du ciel nous sommait de prendre en charge la cause, vide du ciel nous soumettant à l'horreur d'un vide de l'origine dont la pensée déterministe du discours scientifique nous éviterait de rencontrer l'angoisse. Nous sommes pris dans la toile invisible des causes et des effets, nouvelle fiction qui prétend les défaire toutes, relais du religieux, à la différence ici que le père précédemment logé dans un tas de nuage se retrouve partout. Dans nos assiettes, dans nos cellules, dans nos coups de foudre éclairés par la courbe de nos neurotransmetteurs. Le père, c'est le sang, la littérature se doit d'être inspirée par du vécu, le talent artistique devient génétique, le viol n'a jamais été plus sensationnel, etc.

La psychanalyse elle-même n'échappe pas à la récupération idéologique de la consistance. Sur la scène d'un théâtre parisien, on apprend que Freud s'est trompé en abandonnant sa *Neurotica*, et qu'à cause de cela une de ses patientes réellement violée par son père se suicide. Normal, Freud est un obsessionnel, comme le prouve la scène qui le confronte à Anna nue, le pauvre, devant laquelle il se tord, soumis aux affres de la tentation incestueuse. Au travers de sa théorie de la séduction, le père aurait prêté à la fille son propre désir incestueux, voilà qui était Freud. Sur le divan, certains patients font de l'histoire, avouant d'ailleurs qu'ils en avaient pris l'habitude dans une analyse précédente.

Telle patiente qui porte le prénom de la Vierge trouve le moyen de se faire violer un 15 août. Comme elle dit, ça n'est pas un hasard, et quand je l'interroge sur ce qu'elle veut dire par là, elle me répond que je m'attends sûrement à ce qu'elle me réponde « à cause de Marie », mais que pas du tout, c'est qu'elle n'a aucun souvenir avant l'âge de 7 ans, et que le viol du 15 août n'est que la répétition de ce qui s'est passé pendant cette période d'amnésie où elle aurait été violée par son père. Autrement dit, la réalité

du viol subi dans l'actuel, c'est le comble, fait preuve de la réalité d'un ancien viol incestueux, au nom du refoulé.

Il est remarquable que la cause ait toujours son lieu au-dehors, et que le sujet s'en trouve déterminé de l'extérieur, objectivé, comme engendré par un réseau de déterminismes – société, famille, école, histoire – qui l'explique, selon un enchaînement de causes et d'effets qui tiendrait lieu de filiation. L'objectivation de la cause a pour avantage de se prêter à l'examen, examen qui produit des énoncés, des réponses qui gomment la responsabilité subjective, la part énonciative du sujet, bref, ça répond de lui à sa place, au point parfois que le sujet s'y assimile, comme s'il trouvait là le moyen de s'identifier au signifiant manquant à définir son être.

« Homo », « violé », « queer », « travesti », « schizo » : on met un point d'honneur en effet dans certains services de psychiatrie à donner au patient sa structure comme la cause même de ce dont il souffre – et pourquoi pas « psy » ?

Je terminerai en disant que pas plus l'Œdipe que l'Histoire, que ce soit la grande ou la petite, n'écrivent le destin d'un sujet. L'analyste dans les cures est confronté à une demande d'origine légitimée par le social, à une recherche des causes auxquelles sa fonction imaginaire d'expert en inconscient dans le discours attribue d'office le privilège des réponses, statut que le transfert renforce dans la cure en tant que sujet supposé savoir. L'ininscriptible du réel, il me semble, reste la butée, en tant que signifiant qui manque, en tant que réponse qu'il n'y a pas, position qui, si l'analyste continue malgré tout de la tenir, fait subversion radicale en ce qu'elle substitue l'énonciation à la consistance imaginaire d'une origine.

Exister au nom du père et s'en déprendre à chaque pas, reconnaître d'où l'on vient sans que cela jamais nous fonde, cela veut dire aussi qu'au moment où se pose la question d'une législation pour la psychanalyse, chacun reste renvoyé à la question de son acte, position de solitude que n'épuiseront ni le recours à l'histoire des groupes analytiques, ni l'adhésion à un quelconque mot d'ordre.